

Différent

Amandine Randouyer

2ème prix régional

Un nouveau foyer.

Ce qui frappa tout d'abord Aline quand elle découvrit sa chambre, ce fut l'odeur qui flottait. Elle qui pendant des années avait dormi au sein d'une étouffante puanteur s'étonna du parfum floral de la pièce. Non, ici régnait plutôt l'odeur des fleurs brunes plantées dans un parterre juste sous la fenêtre, la senteur du savon grâce auquel les draps du lit avaient été lavés, des effluves amères et profondes émanant du vieux bois des meubles. Une pièce si vaste rien que pour elle. La pureté de son air récemment renouvelé, l'espace inanimé qui se déployait, la lumière artificielle qui éclairait l'endroit : tout ceci l'intimidait. Comme c'était différent du dortoir bondé et nauséabond où elle s'était souvent écroulée, rompue de fatigue.

-J'espère que tu t'y sentiras à l'aise, décréta John avec un aimable sourire.

Aline ne répondit pas et John, qui savait, ne s'en offusqua pas. Il laissa plutôt la jeune fille apprivoiser seule son espace, refermant délicatement la porte derrière lui. Il ignora donc qu'Aline, frémissante, avisa les lieux avec méfiance, tâta prudemment le confortable matelas du lit qui l'attendait, ouvrit brutalement l'armoire pour cacher le miroir qui se trouvait sur ses portes, en tira un drap froissé, l'étendit sous le bureau à l'aide de gestes maladroits, s'y glissa à son tour, se roula en boule pour se sentir davantage en sécurité et entreprit de s'assoupir dans cette cachette improvisée.

Aline tirait régulièrement sur les manches de sa tunique, dérangée par le tissu qui frottait contre son bras. Elle tripotait, les coutures, faisant jaillir des fils ébouriffés de l'étoffe verte. De même, la ceinture à sa taille, qui maintenait un pantalon trop large pour ses hanches maigres, lui semblait l'étouffer. En dépit des injonctions, elle profitait du moindre instant pour retirer les chaussures que l'on lui avait fait enfiler et pour soulager sur l'herbe fraîche la plante de ses pieds endoloris par les frottements du cuir. Au moins, après les bains chauds que l'on lui avait fait prendre, ses cheveux ne la démangeaient pas. Comme c'était différent des guenilles sales qu'elle avait nouées autour de son corps crasseux durant des années.

Aline regardait, depuis sa fenêtre, les enfants qui s'égayaient sur la grand-place. Une femme aux belles nattes rousses et à la voix douce les avait menés là entre deux leçons pour les laisser consumer leur fougue. Elle promenait sur eux un regard bienveillant, comme une caresse dont on frôlerait la feuille d'une plante pour l'aider à s'épanouir. Les enfants s'abreuyaient à cette gentillesse et en ressortaient grandis. Alors leur esprit et leur cœur devenaient vifs, prompts à comprendre et apprendre, gonflés d'intelligence. Ils se parlaient avec animation, couraient avec enthousiasme les uns après les autres, et se rendaient avec confiance auprès de leur surveillante lorsqu'une chute leur avait égratigné la paume des mains.

Comme c'était différent de ces longues après-midi pesantes où des enfants taciturnes et accablés œuvraient en craignant la main terrible qui pouvait les châtier à chaque instant.

Oui, tout était différent désormais. Tout ce qui s'était passé semblait n'être qu'un sombre cauchemar. Ici, la nature verte et humide se déployait autour du village comme les bras protecteurs d'une mère aux habits austères. Tous semblaient lui faire confiance. Les habitants évoluaient, le pas tranquille. C'était un fascinant spectacle. Ils se parlaient, ils s'adressaient des gestes, ils se faisaient des signes. Il y avait dans leurs yeux une lueur, celle de la vie. Une vie sereine, qui ne cherchait pas à détruire la sienne. Ils se saluaient avec un sourire, partageaient même le sucre de quelques éclats de rire quand leur en prenait l'envie. Aline s'aventura à travers le village, circonspecte et muette, en suivant John à travers ces rues paisibles. On l'observait avec curiosité et compassion, on lui souriait avec gêne, on lui parlait avec une infantilissante douceur. Tous les regards semblaient se défendre, se dédouaner : ce n'est pas ma faute. Car elle demeurait étrangère au sein du village, à cause de sa peau abîmée, sa gorge mutilée et son corps recouvert de cicatrices blanches. Elle se trouvait incongrue dans la chambre que lui avait donnée John.

Elle se sentait également mal à l'aise face à Tiago, le généreux jeune homme que l'on avait chargé de veiller sur elle durant la journée. Il l'emmenait partout, toujours bavard pour combler les silences d'Aline, et c'était lui qui l'avait encouragée lors de ses premiers pas à l'école. Depuis, il l'aidait en particulier à retenir ces innombrables noms absurdes que tous les jeunes de son âge étaient supposés connaître. Elle faisait que peu d'efforts pour s'en souvenir. Elle préférait mâcher machinalement les morceaux de pain croustillants qu'il lui apportait toujours, et laisser son esprit se perdre dans l'absence tandis qu'elle mangeait. Le pain, les galettes, les biscuits, les pommes, les raisins, les prunes. Elle dévorait tout. Et on s'étonnait de lui trouver un si grand appétit en même temps qu'un corps si maigre, qui ne parvenait à épaissir sa chair. Elle se moquait bien des regards qui la scrutaient lorsqu'elle avalait goulûment du lait chaud. Elle n'avait plus l'estomac creux en permanence, et c'était une sensation nouvelle. Elle pouvait penser clairement, sans cette douleur qui criait dans ses entrailles. Elle respirait mieux. C'était bien différent.

Tiago aimait lui parler pendant des heures de son dieu. Il évoquait avec une dévotion passionnée cet invisible et omniscient protecteur qui veillait sur les peuples des hommes. Il lui apprenait patiemment les paroles qui l'invoquaient et les gestes qui l'honoraient. Elle ne les répétait guère. Elle s'était pourtant effacée, chaque soir, une fois blottie sous le bureau, d'appeler ce fameux dieu par la force de ses pensées, mais elle n'avait ressenti qu'un grand vide, et cela l'avait effrayée. Ce fut comme si le miroir dans lequel elle se regardait s'était brisé sous ses yeux. Les fissures de la glace s'étaient superposées aux cicatrices blanches de son reflet. Impossible de racoler les morceaux. La foi s'était échappée par ces failles, et le lien avec Monsieur le Dieu avait été rompu.

De ce fait, le lien avec tous les autres habitants avait été rompu. Eux aussi parlaient de ce dieu, parlaient à ce dieu, et l'invoquaient à chaque tournant de phrase comme s'il pouvait les protéger des coups du sort. Aline les écoutait, amère. On n'échappe pas aux coups du sort. On se retrouve un jour face à un homme dont les yeux sont froids, et on ne peut rien faire d'autre que d'obéir à ses ordres, surtout lorsqu'il frappe et qu'il crie.

On n'échappe pas aux coups. Et ces coups laissent des traces, des cicatrices épaisses qui sont douloureuses lorsque la peau ainsi déchirée n'a pas su se reconstituer, et qui hurlent devant le miroir.

Elle revoyait ceux qui avaient pu partager ses souffrances durant plusieurs années. Mais comment se lier avec eux lorsque tant de douleur les avait si longtemps séparés ? Comment se lier avec eux lorsque chacun d'entre eux n'était plus que le fil solitaire d'un long manteau irrémédiablement décousu ? Elle voyait aussi les trois héros, ceux qui avaient tordu les barreaux de sa prison. Ils ne s'occupaient pas d'elle : ils avaient tordu les barreaux, mais leur avaient-ils tendu la moindre main pour l'aider à se redresser sur ses jambes vacillantes et à marcher vers l'extérieur ? Ils s'étaient détournés aussitôt. Aline demeurait complètement abandonnée. Son âme blessée ne pouvait se montrer indulgente.

Toutefois, elle espéra abandonner son sentiment d'abandon. Car elle avait été adoptée – c'était ce qu'on lui avait dit – par une famille d'habitants. John, avec ses courts cheveux blonds et son sourire austère, était le premier à s'être intéressé à elle, venant lui parler sans s'offusquer de ses interminables silences. Il était vite apparu que c'était un homme très occupé, Aline comprenant avec un surplus de méfiance qu'il assumait le poids de grandes responsabilités au sein du village. Méfiance, car la jeune fille haïssait les figures de pouvoir et d'autorité, les sachant armées d'une longue et dangereuse extension de bras, surtout les hommes dont même les regards se jetaient en avant comme la langue d'un caméléon. Elle avait appris à les craindre. Elle reculait lorsque John esquissait des gestes un peu trop brusques à son goût et qu'il jetait en avant ces mains robustes devant lesquelles elle se recroquevillait. Il aurait pu frapper. On ne sait jamais. Aussi, ce fut emplie d'appréhension qu'elle découvrit son nouveau foyer, et elle se réfugia sous le bureau.

Elle ne savait rien de ce qu'était une maison conviviale. Et elle ne comprit rien de ce qu'elle découvrit. C'étaient, étonnamment, une assiette pleine qui l'attendait trois fois par jour, bien plus qu'elle n'aurait pu espérer. Elle était demeurée perplexe lorsque John l'avait enjointe à se choisir dans l'armoire un nouvel assortiment d'habits alors que celui qu'elle portait ne comprenait pas la moindre déchirure. Elle avait longuement scruté le lit qui trônait dans sa chambre, ne parvenant à saisir l'intérêt de placer un matelas sur une structure de bois, alors que l'on pouvait dormir sur le sol, dur mais fidèle. Le parfum de propreté qui régnait, et d'encens car John faisait souvent brûler quelques mélanges d'herbes pour purifier l'air, lui semblait suspect. La nuit, elle n'entendait plus de respirations toutes proches dans la pièce, et ce silence la confrontait à ses propres cris. Des cris muets, qui jaillissaient de sa gorge mutilée et brûlaient sa langue enrubannée.

Elle les entendait cracher contre les affables paroles de John lorsqu'elle prononçait l'insensé mot de « famille ». Aline jamais n'aurait de parents, ni ce fier John ni même la femme, la dénommée Myriam, qu'elle n'avait pas revue depuis son installation dans la chambre. Ils ne parleraient jamais la même langue.

Aline ne s'habituaient pas. Même lorsque John se mettait à associer, de façon systématique, des gestes à ses paroles. Tiago avait pris part à ce jeu étrange, et petit à petit, ils construisaient un alphabet de mouvements de plus en plus précis. Aline les retenait très bien. Mais jamais elle ne les esquissait, même avec maladresse, car elle ne savait plus comment établir une complicité entre son intention et celle d'un autre.

Avait-elle seulement une intention ? Pouvait-on avoir des intentions après avoir été si longtemps au service des autres ? Elle n'était rien d'autre qu'un instrument entre les doigts de gens qui lui étaient étrangers. Ses muscles étaient un outil dont l'efficacité était à mesurer en rendements agricoles. Sa peau brûlée avait perdu toute capacité à chercher le plaisir et susciter le désir, un jeu qui à son âge aurait pu l'amuser. Et ses cicatrices blanches l'estampillaient comme possession. Alors elle n'avait d'autre choix que de se plier à la tyrannie des caprices d'autrui.

Elle n'était pas découragée. Elle était fermée. Fermée face au vent qui continuait à la gifler lorsqu'elle marchait libre à travers les rues. Fermée sur l'herbe qu'elle foulait comme pour renouer avec la douceur d'une indulgente nature. Fermée aux parfums des fleurs à sa fenêtre. Fermée au sourire de John autant qu'au souvenir de la mystérieuse Myriam. Tout était bien trop différent.

Mais un jour, John ne l'emmena pas jusqu'aux écuries pour y nourrir les majestueux chevaux qui cavalaient à travers les champs en une course folle.

Intriguée, Aline suivit des yeux les déambulations nerveuses de cet homme habituellement si placide, sans comprendre ce qu'il pouvait bien attendre. Jusqu'à ce que quelqu'un frappât à la porte. Alors le visage de Myriam apparut. Belle comme dans les souvenirs d'Aline, peau brune, yeux noirs, cheveux longs. Elle avait des cernes bleus, mais le teint radieux et le regard éclatant, embrassant son compagnon avec des larmes de joie, mais de tout cela, Aline ne vit rien.

Elle se contenta de fixer le bébé.

Ce bébé minuscule sans cheveux sur le crâne, avec la peau encore fripée et les petits bras serrés, si différent de tout ce qu'elle avait pu connaître, passa des bras d'un parent à l'autre, ses joues rougies couvertes de baisers émus. John se tourna vers Aline et, d'un signe de tête affectueux, l'invita à s'approcher pour saluer « sa petite sœur ».

Tout en elle s'effondrait. Elle vint en tremblant sur ses jambes fébriles et sentit avec stupeur que ses joues brûlaient. Elle reçut dans ses bras maladroits le bébé endormi. Elle le fixa, et tout s'érigea enfin dans son esprit. Elle fut prise d'une terrible envie : celle du meurtre. Ce petit crâne mou de nourrisson et ces yeux vides encore, qui ressemblaient tant à ce qu'elle avait été, toutes ces années durant. Elle voulut frapper, comme on l'avait frappée, et crever cette poche absurde qu'était la tête d'un enfant, pour faire couler ces yeux que boirait la terre. Un petit être sans défense, infiniment fragile, comme elle avait été, qu'il suffisait de laisser tomber au sol et de piétiner. Il mourrait sans un cri. Et Aline aurait retrouvé son pouvoir.

John et Myriam ne se méfiaient pas, les imbéciles. Ils la contemplaient attendris, sans savoir. Sans connaître les pensées sanguinaires qui couraient en son esprit. Ils ne sauraient réagir lorsqu'elle ferait le geste de trop. Ils ne comprenaient pas.

Mais si, ils comprenaient. Ils comprenaient, là où elle n'avait pas encore compris. Les flots de sang dans son cœur n'était pas ceux de la colère, et les flots de larmes sur ses joues n'étaient pas ceux de la haine. Ses bras ne tremblaient pas du désir d'étouffer le bébé.

Elle embrassa le petit nez du bout des lèvres.

Elle avait, enfin, un foyer, un père, une mère, une sœur.

Une famille.